



HAL
open science

“ Artus de Bretagne : la Bretagne et ses marges ”

Christine Ferlampin-Acher

► To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. “ Artus de Bretagne : la Bretagne et ses marges ”. H. Bouget et M. Coumert Histoires des Bretagnes 5. En marge, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, p. 245-258 2015. hal-01845086

HAL Id: hal-01845086

<https://hal.science/hal-01845086v1>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Artus de Bretagne : la Bretagne et ses marges

Christine Ferlampin-Acher Université Rennes 2 CELLAM/Institut Universitaire de France

christine.ferlampin-acher@univ-rennes2.fr

Christine Ferlampin-Acher, ancienne élève de l'ENS et agrégée de lettres, est professeur de langue et littérature françaises du Moyen Âge à l'Université Rennes 2 et membre de l'Institut Universitaire de France. Ses travaux portent sur les romans médiévaux, la matière arthurienne, le merveilleux. Elle est l'auteur de *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2002 ; *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris, Champion, 2003 ; *Le roman de Tristan en prose* (version du manuscrit BnF. fr 757), t. V, Paris, Champion, 2007, *Guillaume d'Angleterre*, éd., trad. et présentation, Paris, Champion, 2007, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010 ; *Guillaume de Palerne*, présentation et traduction, Paris, Garnier Classiques, 2012. Elle travaille actuellement à l'édition d'*Artus de Bretagne*.

Artus de Bretagne est un roman arthurien tardif en prose, peut-être composé dans les années 1296-1302¹, postérieur aux *Continuations du Conte du Graal* en vers et aux cycles en prose. Comme les autres créations arthuriennes originales de la fin du Moyen Âge, il s'écarte du chronotope arthurien qui s'est dégagé de l'*Historia Regum Britanniae* à la suite de Chrétien de Troyes². Texte à la marge du roman arthurien de par son chronotope, *Artus* est aussi à la marge dans la mesure où il invente un héros nommé Arthur, qui n'est pas le roi de Grande-Bretagne, mais le fils de Jean, duc de Bretagne, et dans la mesure où il délaisse les terres arthuriennes de Grande-Bretagne pour s'implanter en Petite Bretagne, mobilisant une géographie réaliste, balisée par exemple par Nantes et la forêt de « Jehaneboi » (§432), dans laquelle, comme l'a suggéré Sarah Spilsbury, il faut reconnaître la forêt de Hennebont, près de Vannes³. Quelles marges le texte donne-t-il à la Bretagne ? Y trouve-t-on des références à la réalité géographique et politique ou plutôt une poétique romanesque des marges forestières, marécageuses, maritimes ? A partir des itinéraires que dessine le récit, polarisé entre la Bretagne et la terre de Sorelois, orientale et promise à Arthur par mariage, on s'interrogera sur la délocalisation du roman arthurien en Petite Bretagne. L'auteur fait-il de l'Armorique un espace arthurien et romanesque ? Si les marges romanesques que sont les forêts, les

¹ Les références sont données à partir de mon édition, à paraître chez Champion, 2105. Pour la datation, voir l'introduction à cette édition.

² Voir Christine FERLAMPIN-ACHER, « La matière arthurienne en langue d'oïl à la fin du Moyen Âge : épuisement ou renouveau, automne ou été indien ? », dans *Bulletin Bibliographique de la Société Internationale Arthurienne*, t. 63, 2011, p. 258-294. Si *Perceforest* invente une préhistoire au monde arthurien, si *Le Conte du Papegaut* raconte les jeunes exploits d'Arthur et s'inscrit dans un blanc des récits antérieurs, *Isaïe le Triste* et *Artus* révèlent ce qui se passe après la mort du roi breton et conjurent l'anéantissement de son royaume.

³ « On the Date and Authorship of *Artus de Bretagne* », dans *Romania*, t. 94, 1973, p. 505-523, ici p. 519.

marécages, la mer, ne sont pas mentionnées au sujet de la Bretagne, les retrouve-t-on en revanche dans l'espace oriental du Sorelois ? D'autres marges se dessinent-elles lorsqu'Artus va de Bretagne en Sorelois, en passant par le Danemark et le duché d' « Orgueil » ?

La plupart des récits arthuriens se passent en Grande-Bretagne, et l'Armorique, si elle n'est pas absente, n'y est pas centrale. C'est surtout avec deux personnages, Tristan et Lancelot, et un lieu, Brocéliande, qu'on la trouve mentionnée : pour Tristan, la Bretagne est une terre d'exil, un double approximatif mais décevant du pays de son amour ; le *Lancelot en prose* s'ouvre sur « la marche de Gaule et de la petite Bretagne »⁴ et le lac de Niniane est en « la marche de la Petite Bertaigne »⁵. La Petite Bretagne est aux marges des terres arthuriennes. Avec Brocéliande, elle risque peut-être même, en retenant Yvain et en grippant la mécanique aventureuse, d'être incompatible avec les enjeux de l'errance romanesque. C'est donc un renouvellement original que propose *Artus* quand il déplace le roman arthurien en Petite Bretagne tout en suggérant des rapprochements entre Artus d'une part, et Lancelot et Tristan, les deux héros arthuriens les plus concernés par cette région, d'autre part⁶. Artus, qui, comme l'amant d'Iseult, a un maître nommé Gouvernau (§3), est un nouveau Tristan : au début du roman est rejoué un motif tristanien quand, tout comme Branghien remplace Iseult auprès de Marc, Péronne, la jeune épouse d'Artus, qui a fauté avant le mariage, obtient que la pure Jehanette occupe sa place auprès du héros pendant la nuit de noces (§18)⁷. Artus est aussi un nouveau Lancelot : ses aventures à la Porte Noire sont comparables aux aventures du Lit Aventureux et du Lit de la Merveille du *Lancelot en prose*⁸.

Cependant cette délocalisation en Bretagne n'est que provisoire : seul le début du roman se passe en Armorique. Par la suite, Artus revient brièvement sur les lieux de son enfance pour aller chercher ses parents (§432-433), mais il repart aussitôt vers l'Orient. Si

⁴ *Lancelot*, éd. Alexandre MICHA, t. VII, Genève, Droz, 1980, §1.

⁵ *Ibid.*, §8.

⁶ En *Artus* se trouvent conciliées les deux figures rivales des cycles arthuriens en prose du XIII^e siècle : sur cette concurrence entre Tristan et Lancelot, voir Adeline RICHARD, *Amour et passe amour, Lancelot-Guenièvre, Tristan-Yseult dans le Lancelot en prose et le Tristan en prose*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2008.

⁷ Artus aime Florence, qui a pour double, de même apparence qu'elle, une fée, Proserpine, et une *image*, un automate : de même Iseult la Blonde et Iseult aux Blanches Mains, sont deux doubles.

⁸ Voir C. FERLAMPIN-ACHER, « D'un monde à l'autre: *Artus de Bretagne* entre mythe et littérature, de l'antiquaire à la fabrique de faux meubles bretons », dans D. Hüe et C. Ferlampin-Acher (dir.), *Le monde et l'autre monde*, Orléans, Paradigme, 2002, p. 129-168. Jehanette et son étang rejouent, en mode mineur, la Dame du Lac, et il est possible que la *renge* de charrette que saisit Arthur pour se battre réactive le souvenir du Chevalier de la Charrette, avec humour : voir C. FERLAMPIN-ACHER, « Des excentriques tournoyants : étude de quelques armes non conventionnelles dans *Artus de Bretagne* », à paraître dans C. Girbea (dir.), *Armes et jeux militaires dans l'imaginaire médiéval*.

l'on peut penser que la version première du récit se terminait peu après ce retour (V. I)⁹, la version V. II, qui poursuit jusqu'au mariage du héros, ne ramène pas celui-ci en Bretagne, puisqu'elle se termine en plein milieu du tournoi de noces, à Argences, une cité proche du Sorelois. V. III ajoute à V. II une brève fin conduisant jusqu'à la mort d'Artus et Florence: ils ne reviennent pas en Bretagne, mais s'installent en Sorelois, où ils seront enterrés. La Bretagne reste aux marges d'un récit qui échappe à la circularité propre à de nombreux romans arthuriens¹⁰, qui reconduisent le héros à la cour d'Arthur d'où est partie l'aventure.

La délocalisation en Bretagne n'a par ailleurs pas pour conséquence la transposition en terres armoricaines des marges, forêts ou marais, où se joue volontiers l'aventure arthurienne dans les romans des XIIe et XIIIe siècles. Plus encore, *Artus* met en scène un ratage. Les amours d'Artus et Jehanette, dans les bois, semblent d'abord reproduire le modèle romanesque des amours tristaniennes, dans la forêt du Morrois (Jehanette et sa mère, appauvries, ont fui leur pays et se sont réfugiées dans la forêt ; les amours du héros et de la demoiselles sont protégées par Gouvernau, au nom tristanien), tout en évoquant le modèle de Lancelot, Jehanette, avec son étang et ses paroles énigmatiques qui laissent imaginer à Artus qu'elle connaît l'avenir, étant une sorte de Dame du Lac. Mais là s'arrêtent les rapprochements : la forêt est avant tout un lieu économique, symbolisé par Pierre le forestier, qui en remet les revenus à Artus (§6). Et surtout Artus n'épousera pas Jehanette, la « réalité » n'est pas la fiction et le jeune héritier doit faire un mariage de raison et non vivre une folle passion avec la demoiselle de l'Etang, qui finalement épousera Gouvernau (§463). Nous sommes loin de Tristan et Iseult. D'ailleurs dès le début, l'histoire du père de Jehanette disqualifie le monde arthurien : cet homme valeureux s'est ruiné à pratiquer les vertus chevaleresques et la « largesse » ; il est mort d'avoir voulu jouer au chevalier de roman (§5).

L'échec des amours d'Artus et Jehanette, l'abandon de la forêt (Artus part en Orient et Jehanette vient vivre à la cour du duc de Bretagne avec sa mère) marquent bien et définitivement que la forêt bretonne n'est pas dans *Artus* la forêt des romans arthuriens, ce que confirme, lors du retour du héros en Bretagne bien plus tard, la mention de la forêt de Hennebont. Jacquet, l'écuyer d'Artus, qui est envoyé en éclaireur annoncer la venue de son maître, apprend que le duc de Bretagne « estoit aléz au Chastel de la Forest et qu'il devoit venir par l'abbeyé de Jehanneboi, et puis venroit par Vennes la cité, et iluecques sejourneroit

⁹ Voir C. FERLAMPIN-ACHER, *Artus de Bretagne : une histoire sans fin ?* Eléments de réflexion sur l'existence d'une version V. I et sur le nom de l'épée d'Artus », dans C. Ferlampin-Ache (dir.), *La fée et la princesse. Artus de Bretagne et sa réception, du Moyen Age au XIXe siècle*, à paraître à Rennes, aux Presses Universitaires de Rennes.

jusques bien prez de Noel qu'il venroit a Nantes ou a Dol pour tenir sa court » (§430). Comme l'a montré S. Spilsbury, la forêt dont il est question ici est la forêt de Hennebont, l'une des grandes forêts bretonnes¹¹ : elle n'est en rien un lieu aventureux, son château et son abbaye ne renvoient pas à la tradition arthurienne mais à la réalité. La déformation du nom (Hennebont/ «Jehanneboi »), qui peut s'expliquer par un manuscrit n'ayant pas été copié par un scribe familier de la toponymie bretonne, est intéressante : qu'elle soit d'origine ou non, elle met en relation cette forêt avec celle où s'est jouée l'aventure de Jehanette en lui donnant le nom de « Bois de Jehanne ». Il peut donc être légitime de mettre en relation ces deux espaces¹² : la forêt des amours de Jehanette, sans nom, et la forêt de Jehanneboi/Hennebont, inscrite dans un espace réaliste, se répondent, la première étant définitivement vidée de tout potentiel romanesque par la cartographie qui accompagne la seconde. Ainsi dans la Bretagne d'*Artus*, Brocéliande manque (ce qui ne sera pas le cas dans *Ponthus et Sidoine*), et la forêt et son étang sont vidés de leur potentiel romanesque dans l'épisode des jeunes amours du héros. Le roman, en bloquant dès le début les aventures d'Artus et Jehanette, tient à l'écart, dans l'épisode breton, à la fois le roman idyllique¹³ et le modèle arthurien.

Quelles marges alors pour la Bretagne si les écarts romanesques comme la forêt sont récusés ? Notons tout d'abord que la mer n'est jamais mentionnée dans *Artus*, le héros partant à la conquête de l'Est et n'empruntant, pour atteindre un Sorelois moyen oriental, que la voie terrestre. La Grande-Bretagne est aussi absente, si ce n'est qu'on apprend que la mère d'Artus est « fille le conte de Lenquestre en Engleterre » (§2). Dans V. I, si la mère du héros est anglaise, son père est proche du roi de France : la Bretagne reste indépendante¹⁴, neutre, entre les deux. Dans V. II, la dimension pro-française est plus appuyée, le héros passant par Paris et recevant l'aide militaire du roi de France. Légèrement postérieure, cette version, peut-être parisienne, contemporaine des débuts de la guerre de Cent Ans, prend parti : l'éloignement de l'Angleterre se trouve accentué. Ni la mer, ni l'Angleterre, ni le Mont Saint-Michel, ni le Couesnon ne jouent donc de rôle dans *Artus*. En fait, les terres limitrophes sont peu nombreuses à être mentionnées. On apprend que la mère de Jehanette vient de la Terre Déserte (de là, « si alerent tant par leur journees qu'eles vindrent en cele forest ou Artus estoit aléz chacier » §5) : la « Terre Deserte », comme dans le *Lancelot en prose*, désigne le Berry.

¹⁰ V. I, qui est la plus proche de ce schéma, ne parvient néanmoins pas à résoudre l'intrigue en faveur de Jehanette, la demoiselle restée en Bretagne, le héros étant promis à la princesse orientale, Florence.

¹¹ Voir S. SPILSBURY, art. cit. n. 3.

¹² Qu'il s'agisse d'une suggestion auctoriale ou d'une lecture de copiste.

¹³ Voir C. FERLAMPIN-ACHER, « Féerie et idylles : des amours contrariées », dans M. Szkilnik (dir.), *Le roman idyllique à la fin du Moyen Âge, Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, t. 20, 2010, p. 29-42.

Dans le *Lancelot*, « Berri, qui lors estoit apelee la Terre Deserte » est proche de « la marche de Gaule et de la petite Bertaigne » et son seigneur est « sires de Bohorges » (Bourges)¹⁵. Choisisant le nom de « Terre Deserte », et non « Berry », l'auteur d'*Artus* signale le potentiel romanesque des aventures de Jehanette, potentiel que le texte rejette ensuite comme nous l'avons vu. Mise à part cette Terre Déserte, le texte mentionne quelques villes et comtés voisins de la Bretagne, par l'intermédiaire de la parenté du duc et des alliés présents à la cour : sont évoqués le comte de Blois, le comte d'Anjou, l'archevêque de Tours. Quelques villes comme Saumur, « Clais » (qui présente la variante « Cléry »), Orléans, Meaux (§428) sont citées et jalonnent le chemin de retour d'Artus et de Jacquet son écuyer. Ces repères cependant ne construisent pas un espace des marges, pas plus que Saintes, Pons et la terre « jusques as bousnes de Gascoigne » (§17) qui sont donnés en douaire à Péronne. Avec ces toponymes, se dessine un espace géopolitique réaliste, qui donne l'impression d'un solide réseau d'alliances, pacifique, et d'une Bretagne qui occupe l'extrême Ouest, tout en étant ouverte sur la France. Ces marges ne sont en rien problématiques. Elles ne sont pas mentionnées en tant qu'étapes aventureuses quand Arthur quitte son pays. On les trouve tout au plus à l'occasion de son retour provisoire en Bretagne : elles ne sont cependant pas évoquées directement au sujet d'Artus, qui chemine directement depuis Etampes en Bretagne¹⁶, mais de son écuyer, Jacquet, qui fait étape par le comté de Blois :

« Au quart jor apréz prist Artus congié des contes et des dames. Si se parti d'eulz et se mist au chemin droit vers Estampes. Lors envoya Artus Jaquet devant a Blois pour faire savoir au conte que lui et son filz venoient et qu'il seroient a eulz ce procein diemence. Si s'en parti Jaquet et passa par Orliens, et vint a Meun » (§428).

Jacquet suit la Loire, Artus, la route de Paris, sans que les terres parcourues soient des lieux d'aventures. Confinée au début du récit et au bref retour provisoire à Nantes, consignée à l'Ouest par une toponymie réaliste des territoires frontaliers, la Bretagne n'a pas, dans *Artus*, de marges susceptibles d'intéresser le récit. Dans ce roman qui a dû être écrit à la cour de Bretagne, qui célèbre celle-ci en choisissant un duc et son fils pour remplacer Arthur, le roi anglais, la Bretagne est paradoxalement à la marge, c'est un « Far West » sans histoire, privé

¹⁴ Le choix du nom Arthur pour Arthur Ier de Bretagne a été une manifestation d'indépendance par rapport à la France.

¹⁵ Ed. cit., t. VII, §1.

des marges intérieures romanesques que connaît le roman arthurien et dont les marches réalistes sont sans grand intérêt. A la frontière occidentale de l'espace pris en charge par le texte, la Bretagne est à l'Ouest le pendant du Sorelois oriental.

Le Sorelois, comme la Bretagne, porte un nom ambigu, qui peut couvrir une réalité arthurienne ou non. De même que dans *Artus* le roman arthurien est délocalisé d'une Bretagne à l'autre, le Sorelois (qui désigne une terre arthurienne à la situation confuse conquise par Galehaut dans le cycle Vulgate du *Lancelot Graal* comme dans le *Tristan en prose* qui y place un important tournoi¹⁷) est ici déplacé à l'Est. Ce Sorelois est l'objet d'une description qui en souligne l'exotisme encyclopédique : il

« est ou costé d'Inde la Major sus la Mer Betee, entre Perse et Mesopotame. Icilz roys [de Solerois] ot non Emenidus, grans roys et puissans d'avoir et d'amis. Si avoit III roys dessous lui, qui si homme estoient et tenoient de lui tous leur royaumes, dont li premiers estoit li nobles roys d'Orcanie, I royaume qui estoit ou costé de Babilonie et s'estent jusques a la Rouge Mer, et cele terre est toute plaine de jaians. Li secons royaumes estoit li royaumes de Morival, qui est en la terre de Sodome et de Gomorre. Si s'estent jusques a la Morte Mer, et puet mener en ost plus de C mile hommes a armes. Li tiers royaumes a a non li royalmes de Valfondee, une terre noire et parfonde, ou les gens sont noires comme poivre. Ceste terre s'estent jusques en Oriant, ou le soleil naist. Celes gens sont trop a redoubter en guerre, quar ce sont gens sanz pitié et menjüent la char toute crue comme chien. Li quars royaumes fu li royaumes d'Ismaelite, qui s'estent jusques en Egypte et jusques en la terre de Femenie » (§25).

Doté d'un nom arthurien, mais oriental et gouverné par un roi, Emenidus, qui porte le nom d'un lieutenant d'Alexandre le Conquérant, cet espace est marqué par l'interférence des matières que Richard Trachsler a mise en évidence à la fin du Moyen Age¹⁸. Ce royaume tient de l'empire byzantin, dont il a l'expansionnisme (il est question d' « Ermenie » et S.

¹⁶ « Lors monterent hastieusement et se partirent de Vennes. Si vindrent a Nantes I soir moult tart. Et Artus chevaucha tant qu'il vint a Samur et vint a Saint Flourent l'abbeye, la ou il fu molt honnestement receus. Si y gut cele nuit » (§432).

¹⁷ Pour un relevé des occurrences, voir Louis-Fernand FLUTRE, *Table des noms propres avec toutes leurs variantes figurant dans les romans du Moyen Age*, Poitiers, CESCO, 1962, p. 301, Gerald D. WEST, *An Index of Proper Names in French Arthurian Prose Romances*, Toronto, 1978, p. 281.

¹⁸ *Disjointures–conjointures. Étude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen et Basel, Francke, 2000.

Spilsbury identifie des toponymes renvoyant à l'Asie Mineure)¹⁹ et du royaume de Morée²⁰, avec par exemple Corinthe (dont l'archevêque est nommé) et la cité de Phelase, mentionnée parmi les possessions d'Emenidus au cours du bref exposé géographique au début du roman (§25), reprise plus loin (c'est là qu'Emenidus tient une cour §134) et rapprochée par S. Spilsbury de Phylaca en Thessalie²¹. Ce Sorelois, dont Artus, héritier du duché de Bretagne, devient roi, est peut-être l'expression d'un rêve politique. Le prince de Morée, Guillaume II de Villehardouin, sans descendant mâle, a donné sa fille en mariage à Philippe, fils de Charles d'Anjou, roi de Sicile. Le jeune homme décède en 1277, et la principauté passe alors aux mains de Charles Ier d'Anjou, jusqu'à la déroute de 1281. Ne peut-on imaginer que l'auteur, breton, proche des Anjou (dans le texte, le père d'Artus est « ami charnel » du duc d'Anjou §11), a imaginé une expansion bretonne sur le modèle angevin, grâce à un mariage oriental : tout comme Isabelle, unique héritière, a été fiancée au fils de Charles d'Anjou, Florence épouse Artus. Si les Anjou ont échoué, le roman prête à la Bretagne un succès complet, qui assurera, dans la fiction, la survie d'une principauté de Morée déchuée par l'histoire.

Cependant le Sorelois, s'il est le reflet d'une rêverie politique, est surtout le centre d'un espace oriental qui permet de réactiver de nombreux motifs romanesques. Il en va ainsi de la féerie. Celle-ci n'a pas pour cadre la Bretagne, malgré Jehanette, demoiselle de l'étang, mais le château de la Porte Noire, appartenant à la fée Proserpine²², aux marges du Sorelois. Comme l'histoire de Mélusine, *Artus* raconte la rencontre entre un prince d'Occident et une fée orientale, à cette différence près que dans notre texte l'Occident reste aux marges du récit et le prince finit ses jours en Orient, le romanesque et la féerie restant sans prises sur l'Occident.

Le Sorelois se trouve ainsi doté des marges que la Bretagne n'a pas :

« Quant Artus se fu partis d'Ector, si chevaucha tant qu'il trespassa maintes terres et maint sauvage païs, et trespassa toute la terre de Constantinoble et d'Ermenie. Si vint es montaignes grandes qui sont entre l'empire d'Inde la Majour et le royaume de Sorelois en I moult sauvage lieu ou il avoit de bestes sauvages de trop diverses manieres, et tant qu'il issi d'une forest et entra en une prairie ou il avoit une moult halte tour et moult grant » (§82).

¹⁹ « Traditional Material in *Artus de Bretagne* », dans P. B. Grout, R. Anthony Lodge et E. C. K. Varty (dir.), *The Legend of Arthur in the Middle Ages. Studies Presented to A. H. Diverres*, Woodbridge, Boydell and Brewer, 1983, p. 138-193, ici p. 184.

²⁰ Voir l'introduction à l'édition cit.

²¹ Art. cit., p. 184.

²² Sur cette figure, voir C. FERLAMPIN-ACHER, *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe s.)*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2002, p. 122-135.

Entre l'Inde et le Sorelois se développe un espace conforme au modèle arthurien, avec en particulier le Château de la Porte Noire, dont Artus doit accomplir les aventures et qui est l'occasion d'un épisode à tonalité arthurienne²³. C'est quand Artus arrive aux confins du Sorelois que le récit pratique ostensiblement un entrelacement narratif qui rappelle les grandes proses arthuriennes, et qui, à partir d'un chemin qui bifurque, ramifie la narration. Le récit sépare Artus, qui va directement à la Porte Noire, de Gouvernau, qui passe par l'autre chemin, qui va le confronter au monstre de Malegrape²⁴. Le chapitre se termine par :

« Si les amena li varlés jusques au chemin qui fourchoit, ou Artus se parti de Gouvernaus et de Jaquet, et Bauduin s'en ala avec Artus. Si lairons ici d'Artus et parlerons de Gouvernaus » (§82).

Adoptant la manière des récits arthuriens (Artus chevauche trois jours sans rien trouver avant d'arriver à la Porte Noire §86), le texte décrit des espaces de la marge, marqués par l'altérité sociale, morale ou ontologique, avec des forêts, des marais, des voleurs et des monstres, dont le héros vient à bout, et surtout avec la Porte Noire et ses enchantements. La toponymie cesse d'être réaliste pour devenir symbolique : Artus est constitué en héros restaurateur de lumière, le modèle n'est plus tant Lancelot ou Tristan, que Gauvain²⁵. Proserpine la fée doit son nom à la déesse antique associée au cycle saisonnier et protège un héros dont les aventures restaurent la lumière et le cycle de la végétation, dans un univers où les femmes portent des noms de fleurs, Marguerite ou Florence, Florete ou Esglantine²⁶. Artus, bien avant le héros du *Mélyador* de Froissart, mais dans la continuité de Gauvain, est un Chevalier Soleil²⁷. La couronne de soucis que l'automate pose sur la tête de celui qui

²³ Voir C. FERLAMPIN-ACHER, « D'un monde à l'autre: *Artus de Bretagne* entre mythe et littérature... », art. cit.

²⁴ « Si demanda li varlés a Artus quele part il aloit, et il respondi que tout avant son chemin, jusques a tant qu'il soit temps du retourner. Lors dist li varlés : « Sire, je le disoie pour ce que li alers avant de ci par devers destre est mortelz, ne nulz n'i va qui n'i muire. Si le savons a ce que nulz n'en retorne de ceus qui y vont. Mais li autres chemins vers senestre est bons et va vers Inde la Magiour, et droitement c'est la propre bonne que ceste maison, que a destre nulz n'i va qui en revengne » Lors li demanda Artus : « Amis, et comment est ce que nulz n'en revient qui cele part voist ? – Se Diex me gart, sire, je ne sai mes que tant qu'il y a I chastel trop fort et si aventureux que nus n'en revient sanz mort, mes l'en a sorti que I chevaliers achievera les aventures, qui sont molt fors, mes je quit qu'il ne soit mie nez. Je n'en sai plus dire, mes que tuit cil qui sont la alé y sont demouré. Si est cilz chastiaux apeléz la Porte Noire. Et por ce l'apele on Noire que tuit y muerent. - Ore, amis, peut on aler a ce chastel par ailleurs que par ci ? – Sire, oÿl, moult bien, par cel grant chemin que vous veéz a senestre, qui va en Inde la Majour. Si prent on son chemin a la Blanche Tour et puis torne on a la cité d'Argence, et c'est li drois chemins a aler a la Porte Noire. Mes a destre ne a senestre nulz n'i va sanz morir. » (§82).

²⁵ Pour le rapprochement avec Gauvain, voir C. FERLAMPIN-ACHER, « Des excentriques tournoyants... », art. cit.

²⁶ Voir sur ce point C. FERLAMPIN-ACHER, « D'un monde à l'autre: *Artus de Bretagne* entre mythe et littérature... », art. cit. et l'introduction à l'édition cit.

²⁷ Son épée, *Clarence*, est solaire (« Si fu si clere qu'ele geta merveilleusement grant clarté, et por ce avoit ele non Clarence » §106).

épousera Florence retient l'attention par son originalité. Si les couronnes de fleurs sont des ornements très prisés au Moyen Age, en général elles sont de roses ou de violettes. Le souci est –comme en témoigne l'étymologie- une sorte de tournesol, qui tourne avec le soleil : il est logique qu'il contribue à élire Artus, dont la mission est, soutenue par Proserpine, de restaurer la lumière et le cycle des saisons à la Tour Ténébreuse ou à la Porte Noire. Les marges du Sorelois sont des terres de merveilles, qu'il s'agisse des royaumes des vassaux d'Emenidus, terres de *Femenie* ou peuplées de géants, ou des cités dont le nom évoque la lumière (Argences, Blanche Tour) ou au contraire l'obscurité (Tour Ténébreuse, Porte Noire). Lieu de l'aventure, la marge combine l'imaginaire infernal²⁸ à la réécriture arthurienne.

Il semble donc y avoir un écart considérable entre les deux espaces sur lesquels Artus est appelé à régner, la Bretagne et le Sorelois. L'une, balisée par une toponymie réaliste, est sentie comme une marge occidentale, autonome, bordant le monde avec lequel elle est en relations, l'autre, romanesque, aux marges de l'Inde, est entourée d'un espace purement romanesque et fictif, où se joue l'aventure solaire du héros. Cette hétérogénéité des deux espaces n'empêche pas qu'Artus circule entre les deux et ses itinéraires dessinent deux marges inattendues, le « Danemarche » et les Pyrénées.

Quand il quitte la Bretagne pour partir en aventures, Artus après quinze jours de chevauchée « sans sejourner, arrive en la terre de Danemarche » : lui et ses compagnons « entrent en un moult tres grans bruieres qui moult longement durerent et si troverent un moult tres grans estanc en une grant chaucie » (§39). Artus trouve là une maison forte et une famille victime de voleurs, que lui et ses compagnons vengent avant de se remettre en chemin pour arriver, après un temps indéterminé, « es plains de Viane », où près de Lyon et du Rhône, dans un cadre géographique réaliste, le jeune Breton remporte un tournoi (§41) : il repart et chevauche trois semaines, puis arrive dans le comté du Brueil près du duché d'Orgueil (§55), où il vient au secours de la jeune Aelis, qu'épousera Hector. Traversant ensuite « maintes terres et sauvages païs, [...] toute la terre de Constantinople et d'Ermenie », il arrive en vue du Sorelois. Après Orgueil, l'itinéraire n'est plus balisé par la toponymie, les jours de voyage ne sont plus quantifiés, de même que le Danemark était atteint depuis la Bretagne après un nombre de jours de voyage indéterminé.

Le Danemark après la Bretagne d'une part, et d'autre part le comté de Brueil, près du duché d'Orgueil, avant les terres orientales, constituent deux marges. Si la Bretagne a des

²⁸ Voir C. FERLAMPIN-ACHER, « Le *locus horribilis* dans *Artus de Bretagne* (XIV^e s.) : de l'Enfer au moulin, le renouvellement d'un topos », dans J. Muela Equerra (dir.), *Le locus terribilis : topique et expérience de l'horrible*, Bern, Peter Lang, 2013, p. 49-72.

marges familières et voisines, qui constituent une bande incluant l'Anjou et le Maine, c'est le Danemark qui en constitue la marge aventureuse, celle que l'on atteint après un nombre de jours indéterminé. Le Danemark est à la Bretagne ce que Orgueil et Brueil sont au Sorelois. Si « Brueil » est un toponyme assez répandu, qui renvoie au nom commun médiéval désignant un espace boisé, un taillis, ce qui correspond à la végétation sauvage que l'on attend dans les marges, « Orgueil » est plus surprenant. Si le toponyme peut connoter la démesure de son seigneur, je pense qu'on peut aussi y reconnaître Urgell, en Catalogne²⁹ et rapprocher ce toponyme des divers noms qui dans le roman renvoient à la frontière pyrénéenne, comme par exemple Roussillon et Bigorre, mais aussi Foix (§40 le comte de Foix est très souvent mentionné) ou « Maillogres », c'est-à-dire Majorque (le roi de Majorque étant à cette époque seigneur du Roussillon). Un espace se dessine donc, de part et d'autre des Pyrénées³⁰, qui constitue l'extrême avancée avant l'Orient, aux confins du Sorelois.

Au-delà des terres familières qui bornent la Bretagne, une large bande, du Danemark à Orgueil, balisée par une toponymie réaliste, sert de marge entre la Bretagne et le Sorelois. Le passage par le Danemark pour aller de Bretagne à Vienne près de Lyon, peut surprendre, mais il n'est pas anecdotique. Outre le fait que ce royaume au XIII^e siècle a donné une épouse (malheureuse) au roi de France Philippe II et qu'il peut à ce titre être connu du lecteur, au moins de nom, le Danemark est surtout dans *Artus* la possession la plus occidentale placée sous domination orientale. L'énumération des terres appartenant à la mère de Florence dessine en effet un arc dont le Danemark est la zone la plus au Nord et la plus à l'Ouest : « Si tint la cité de Commenie, cele de Constantinoble, Corinte et Marcidoine, Phelase et Boesme, et toute la terre de Danemarche. Moult fu haute dame et noble et si bonne comme il couvient. Cele ot espousee li roys Emenidus » (§25). La « Commenie » est un royaume situé entre l'empire grec et la Russie : c'est le pays des Comains, peuple d'origine turque qui occupait au XIII^e siècle les rives de la Mer Noire et de la mer d'Azov, et qui, vaincu par Gengis Khan, émigra en Hongrie³¹. Avec la Bohème, les villes grecques, la Macédoine, se dessine une bande qui va du Danemark jusqu'au pays des Comains, qui constitue la partie la plus orientale des terres

²⁹ Le comté historique serait promu duché dans le roman. Dans *Jehan de Saintré* on rencontre « le conte d'Orgel » (éd. et trad. Joël BLANCHARD et Michel QUEREUIL, Paris, Le Livre de Poche, 1995, p. 216, p. 252) à Barcelone, avec le comte de Prades : l'onomastique du récit d'Antoine de la Salle autorise à identifier « Orgel » et Urgell, la prononciation catalane expliquant le [l] mouillé du nom « Orgueil ».

³⁰ L'attraction du roman pour l'Espagne s'affirmera au XV^e siècle : voir Danielle BOHLER, « Péninsule ibérique et îles de la Bretagne : la géopolitique de l'imaginaire romanesque au XV^e siècle », dans E. Bury et F. Mora (dir.), *Du roman courtois au roman baroque*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 279-293. On notera cependant qu'*Artus* ne pénètre pas dans la péninsule ibérique au-delà d'Orgueil. A l'époque où *Artus* est composé (fin du XIII^e siècle, début du XIV^e) l'Espagne n'est pas encore un espace romanesque. Terre encore en partie occupée par les Musulmans, elle est à juste titre aux marges de l'Orient.

³¹ Voir L. F. FLUTRE, *Index des noms propres...*, op. cit., p. 225.

maternelles revenant à Florence. Le Danemark, accessible « directement » de Bretagne et faisant partie des terres de la mère de Florence, est situé à la fois dans les terres de Fénice, aux marges du Sorelois et dans la bande qui sert de marge seconde à la Bretagne, comme en témoigne l'itinéraire aller d'Artus du Danemark à « Orgueil ». Si Artus se déplace lors de son premier voyage, qui mentionne le Danemark, selon un axe Nord-Sud (Danemark, Vienne, Urgell), les terres de Fénice sont orientées Est-Ouest. Au carrefour des deux, le Danemark est la plaque tournante qui permet à Artus de passer des marges bretonnes aux marges orientales, d'un univers à l'autre. Le Danemark est donc l'espace intermédiaire, la marge par excellence, ce que son nom suggère explicitement.

Au Sud, la zone orientale pyrénéenne est elle aussi une plaque tournante : Artus y arrive en venant de Bretagne, mais c'est aussi un espace qui communique assez facilement avec le Sorelois, comme en témoigne l'omniprésence du lignage de Bigorre dans les épisodes qui se déroulent dans le royaume d'Emenidus ou le fait que dans l'itinéraire aller d'Artus cette zone est la dernière étape avant l'Orient. Deux marges, deux plaques tournantes, à mi-chemin entre l'imaginaire et la toponymie réaliste, le Danemark et les Pyrénées, aiguillent donc le héros d'un espace à l'autre. Paris est situé dans cette bande qui s'étend du Danemark aux Pyrénées orientales : c'est une cité suffisamment lointaine pour que la mère d'Artus ne veuille pas y envoyer son fils, malgré les liens politiques entre le duché et la France (§3), c'est aussi une étape, rapide et sans histoire, entre la Bretagne et le Sorelois :

« Si s'en alerent droit le chemin de Paris por prendre congié au roy, qui trop merueilleusement les reçut a grant joie quar il amoit moult le duc et moult se fioit en lui de grans besoignes. Si fist li roys au maistre et a Phelippe moult grant honneur, et prisa molt li maistres la noblesce de France quant il la vit. Si furent IIII jors avec le roy puis s'en partirent au congié le roy et la duchesse aussi. Si cheminerent tant par leur journees qu'il vindrent a Lyons » (§438).

Ainsi nous n'avons pas trouvé les marges de la Bretagne là où nous les imaginions en commençant cette recherche. S'il existe dans le roman une géographie réaliste qui mentionne des territoires bordant la Bretagne (Maine, Anjou, Saintonge), ceux-ci ne sont pas exploités littérairement, pas plus que ne le sont, pour ce qui est de la Bretagne, les marges romanesques de la forêt ou de l'espace aventureux. De fait, la Bretagne est marginale : sur le plan géographique, rien ne la déborde vers l'Ouest, et sur le plan littéraire, elle n'est pas arthurienne. L'espace breton (au sens géographique) n'est pas ... breton (au sens littéraire du

terme). La concurrence de l'Orient est en effet rude : à la fin du Moyen Âge Arthur est débordé par Alexandre³², dans l'orbite duquel notre texte invente un Emenidus. De même qu'en Bourgogne *Perceforest* établit un lien entre Alexandre et Arthur³³, *Artus*, composé dans l'entourage du duc de Bretagne, invente un Arthur héritant d'un Emenidus dont le nom renvoie à la geste alexandrine. Plus que la Bretagne, c'est l'Orient qui est productif sur le plan romanesque dans notre texte et c'est lui qui est doté des marges les plus conformes au topos arthurien: de part et d'autre du Sorelois, l'Inde, d'un côté, reste à l'écart du récit, tandis que de l'autre côté, des terres fictives, où le héros accomplit sa mission de restaurateur de lumière, donnent lieu à un récit nourri de réécritures arthuriennes. Entre la Bretagne et le Sorelois, la géographie reste réaliste et définit deux bandes, l'une jouxtant la Bretagne, de Blois à la Saintonge, mentionnée mais sans épaisseur romanesque, l'autre, du Danemark aux Pyrénées, incluant les terres d'Urgell, de Bigorre et du Roussillon. Ces deux espaces, le Danemark et les confins des pyrénéens orientaux, me semblent devoir être mis en relation avec l'absence de la Normandie et de l'Angleterre dans *Artus*. Par sa femme, Artus régnera sur le Danemark, où il est passé et qui a constitué le premier lieu de ses aventures. Cette Bretagne régnant sur le Danemark ne serait-elle pas un pied de nez à la Normandie, conquise par les envahisseurs du Nord ? La Normandie, dont il n'est pas question un instant dans *Artus*, alors même que le roman décline d'autres régions plus ou moins limitrophes de la Bretagne, n'est-elle finalement pas une marge dont on ne veut pas parler, qu'on veut ignorer, oublier, une marge muette³⁴, que le Danemark viendrait rappeler, pour mieux en souligner l'absence? De même, s'il est question, au sujet du douaire de Peronne, *des bousnes de Gascoigne* (§17), aucune terre n'est mentionnée au sud de Pons : la Gascogne anglaise est passée sous silence, contrairement à la Gascogne française. Comme la Normandie, la Guyenne serait une marge muette de la Bretagne.

³² Voir par exemple pour le duché de Bourgogne, Chrystèle BLONDEAU, *Un conquérant pour quatre ducs. Alexandre le Grand à la cour de Bourgogne*, Paris, Institut national d'histoire de l'art CTHS, 2009.

³³ Voir C. FERLAMPIN-ACHER, *Perceforest et Zéphir. Propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010.

³⁴ Sur les relations entre Normandie et Bretagne, dans leurs diversités, voir P. Bouet, B. Merdrignac, F. Neveux et J. Quaghebeur (dir.), *Bretons et Normands au Moyen Âge. Rivalités, malentendus, convergences*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008. Cette connexion entre Danemark et Bretagne rappelle que la Bretagne eut elle aussi ses invasions du Nord et que, comme l'écrit Jean-Christophe CASSARD, « l'archéologie vient alimenter cet étrange paradoxe qui veut que la Bretagne manqua de peu de devancer sa voisine en devenant mieux et plus qu'elle une Normandie » : « Avant les Normands, les Vikings en Bretagne », dans *Bretons et Normands, op. cit.*, p. 104. On peut se demander si l'impossible arthurianisation de la Bretagne que nous avons constatée dans *Artus* pourrait être rattachée au fait que la Normandie des Plantagenêts a capté la matière arthurienne en ces débuts et que celle-ci, finalement, à la fin du XIIIe siècle, est peut-être sentie (encore ?) comme exogène en Bretagne.

Le duché de Bretagne dans *Artus* est donc bordé par plusieurs marges : une marge balisée par une onomastique réaliste, proche voisine sans histoire, une marge plus lointaine, où se joue l'aventure avant le Sorelois, constituée par une bande Nord-Sud, bornée par le Danemark et les confins pyrénéens, qui fonctionnent comme des plaques tournantes, et deux marges silencieuses, l'une française, la Normandie et l'autre anglaise, la Guyenne. La Bretagne n'a en revanche pas de marges arthuriennes et romanesques : c'est au Sorelois que reviennent celles-ci, en particulier avec la Porte Noire. Ce n'est donc pas avec *Artus* que le roman arthurien peut devenir breton.